

Janine Massard

Childéric
et Cathy
sont dans
un bateau

nouvelles

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'AIDES À LA PUBLICATION ACCORDÉES PAR



Etat de Vaud

Lausanne

AINSI QUE D'UN SUBSIDE DE PUBLICATION
ACCORDÉ PAR PRO HELVETIA, FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE.
L'ÉDITEUR L'EN REMERCIE

prohelvetia

«CHILDÉRIC ET CATHY
SONT DANS UN BATEAU »,
DEUX CENT SOIXANTE ET ONZIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION
D'HUGUETTE PFANDER, DE MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF
ET DE JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
COUVERTURE ET PORTRAIT DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR⁺, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-272-0

TOUS DROITS RÉSERVÉS

© 2010 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR

GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE

WWW.CAMPICHE.CH

I

Le réel, c'est quand on se cogne.

JACQUES LACAN

CHILDÉRIC ET CATHY
SONT DANS UN BATEAU

JUDITH tente de se rassurer, elle se répète que rien n'est encore fait, que son père va revenir à la raison mais, inutile, elle se sent mal, tout en elle bouillonne de colère contenue, d'incompréhension surtout : Childéric est déterminé à changer de sexe ! En père responsable, il avait attendu que ses enfants fussent adultes pour mettre au monde la part de féminité ressentie au fond de lui ; désormais, le temps était venu de passer de l'autre côté, comme ce général de l'armée coréenne, avait-il affirmé gravement. La fille ne comprend pas : papa, c'était l'élément *cool* du couple. Maman, Ysaline née de H., issue d'une famille de hobereaux protestants, persistait à se tenir droite comme si elle avait avalé un parapluie malgré les évolutions sociétales ; dans le duo parental, elle tenait le rôle de *forteresse imprenable*, tandis que papa était celui qui racontait des

histoires un peu folles, corrigeait les péripéties quotidiennes par le biais de la sorcière Gadafoue de Gspon, responsable de tous les maux du monde, disparition des dinosaures incluse ! En grandissant, Judith avait soupçonné la fée poussiéreuse d'être un avatar d'Ysaline, ce qui avait permis à Childéric de s'affranchir de la sévérité désuète de sa femme, et de camoufler, par le burlesque, des reproches qu'il n'osait lui adresser en présence des enfants. Jimmy, son frère cadet de trois ans, avait compris cette forme de déplacement de personne puisqu'un jour, tandis qu'il était jeune collégien, il s'était ramassé la plus mauvaise note possible lors d'un contrôle de maths et, hilare, avait commenté ce résultat en prétendant que Gadafoue de Gspon s'était tenue derrière lui durant tout le temps du travail, lui pinçant les bras, lui soufflant dans les oreilles. Cette concentration volatile – que Judith avait plutôt attribuée à la première fumette de hasch du petit frère – avait amusé le père qui lui avait aussitôt accordé un soutien en maths sous la forme d'un répétiteur, se déplaçant à domicile. Alors, pense Judith confrontée à cet impérieux désir de métamorphose, serait-ce que Gadafoue de Gspon lui aurait mis dans la tête de se transformer en femme ?

Son père lui avait parlé longuement, d'une voix volontairement neutre. Elle lui avait répondu mais, à l'heure de l'évocation, elle ne sait plus ce qu'elle a vraiment dit : un voile noir, celui de l'autocensure peut-être, se déploie devant ses yeux, embrouille la réalité des paroles prononcées avec d'autres, ravalées à l'intérieur d'elle, parce qu'elle sait bien qu'on ne peut pas tout dire. Dans la nuit,

elle s'adresse à lui, elle lui écrira plus tard, pense-t-elle, avec le désir de transmettre tous les problèmes qui vont se poser à elle désormais. Ainsi : comment le situer quand elle parlera de lui ? Permère, paman ? Et devra-t-elle dire à ses fils, à Damien, parce que le cadet avec ses onze mois n'a point encore le sens du groupe social, devra-t-elle dire bientôt : grand-papa Childéric est une femme ? Et aussi, quel pronom pour le désigner : il, elle, ielle ? Et savait-il qu'il piétinerait ses souvenirs, s'en doutait-il seulement ? Au fur et à mesure de ce questionnement, elle sent un flux de violence monter en elle, comme au temps de son adolescence. De son père, bientôt, plus rien ne sera d'origine. Et des images déferlent devant elle, elle pourrait les toucher alors même qu'elle les sait menacées de dislocation, s'il maintient son désir de chambouler tout un pan de sa vie : elle se revoit, fillette, blottie dans ses bras, Childéric lui parlant de l'esprit des origines, elle s'imaginant des dragons, son petit corps tremblant de peur et rassuré par les certitudes paternelles...

Elle subirait cette métamorphose, elle le savait. Ne lui avait-il pas affirmé, dans ces mêmes moments exquis, que, sans le pouvoir de s'adapter à des situations nouvelles, l'humanité ne serait pas où elle en est ? Elle n'avait pas d'autre choix que d'assimiler mais, il le savait bien, elle appartenait à la catégorie des lents, de ces gens qui freinent à la montée. Jimmy, son frère, approuvait cette future nouvelle vie : pas de quoi se faire bouillir les neurones, aurait-il dit. Cette façon de parler lui ressemblait, il était célibataire, aimait la fête, la

situation l'amusait. Tête en l'air, il ne ralentissait pas l'évolution, il n'en percevait pas le contre-chant. Au vrai, son père était libre de son choix : il était divorcé d'avec Ysaline née de H., son état civil serait modifié, sexe et prénom, il vivrait avec un homme, son sens des convenances l'empêcherait de se pacser avec une femme. Il avait suffisamment d'argent pour qu'on le reconstruise belle entre chirurgie et soins esthétiques en tous genres. Quand cette femme en lui verrait le jour, l'enfant en Judith se sentirait dépossédée et trahie. Qu'aurait pensé le jeune père qui racontait les exploits de Gadafoue de Gspon si sa mère lui avait annoncé sa transformation en homme ? Impossible à imaginer, le temps n'était pas à la tolérance mais quelle coïncidence aussi qu'il ait attendu la mort de ses parents pour divorcer et bouleverser la géographie de son corps ! Curieux que, pour cela, il ait tenu compte de son ascendance et non de sa descendance. Pense-t-il que les natifs du dernier tiers du XX^e siècle n'ont plus qu'à plier le genou devant les mutations les plus surprenantes de la société ? Ô père, comment pénétrer dans ce nouveau cœur, comment le sonder ? De quelle force le choc ? Peut-on faire le deuil d'un père disparu à l'intérieur d'une femme ? Est-ce facile d'accepter qu'ensuite il n'y aura pas de retournement ? Papa, comment t'accepter en dissemblable, s'est-elle entendue dire, tandis qu'une autre voix, la sienne pourtant, prononce : *Va, je ne te bais point* – en hommage à ce père lettré. Mais, l'idée de devoir (r)accorder le féminin au masculin la panique.

Quand Judith l'a rencontré juste après la métamorphose, des frissons d'irréalité ont parcouru son corps et, comme il lui tendait les bras, elle s'est laissée tomber dans un fauteuil puis des mots, par flots, sont sortis de sa bouche, prononcés par une autre, mais n'était-ce pas normal puisque le père n'était plus réel? Ses paroles exprimaient une sorte de ruminantion qui l'avait tenue toute la période où il s'était fait transformer. Et maintenant, se subissant en personnage de fiction jeté dans la réalité, elle s'astreignait à s'écouter en scrutant le visage en face d'elle. Elle disait: L'opération de la grande mutation faite – je tairai les autres, accessoires mais nécessaires pour te relooker –, tu entres dans un temps nouveau pour nous... Je t'imagine content de ton nouveau physique, tu as tout commandé, tu as eu ce que tu as voulu, nez, amande des yeux, paupières lissées, pommettes juvéniles. De Childéric tu as passé à Catherine, sauvegardant les initiales. Cathy, pour toi et pour moi, papa encore... les traitements hormonaux t'ont fait la peau douce, les soins au laser te l'ont rendue lumineuse. Ton visage maquillé attire l'attention et choque par l'outrance. De voir ta fine silhouette emballée dans une robe de luxe, une Dior même, n'est sidérant que pour moi, j'imagine. Qui es-tu maintenant avec tes airs à la Marlène Dietrich se cramponnant à sa mi-quarantaine dépassée? Ta voix basse et ta pomme d'Adam rendent peu crédible le personnage que tu incarnes. Et tes pieds, pa... tes pieds cata... heu... tes pieds, papa, ah! plus de papa...

Cathy!

Impossible de t'appeler Cathy, des cailloux dans la bouche me font de trouble lâcher cata... comme catastrophe, on dirait que je me suis pris ton traumatisme post-opératoire en pleine poire, ce papa cata est sorti tout seul... tu vas dire que c'est à cause du lien très fort entre nous ou du dépit, à moins que ce ne soit mon côté lent. Et si c'était la douleur? Si le communisme faisait encore peur je courrais m'inscrire au parti local, je militerais avec fureur pour le plaisir de te voir piquer une crise qui riderait ton visage lissé. Hélas, l'idéologie morte ne permet plus de *faire chier* pour la beauté du geste – cette expression te heurte par sa rudesse? C'est une citation littéraire pourtant : Queneau, *Zazie dans le métro*, couverture blanche, Gallimard. Un classique.

... j'aimerais rencontrer Damien...

Tu souhaites rencontrer Damien, l'aîné de tes petits-fils, cinq ans désormais, et je reconnais là ton attention à la continuité. Cela fait bien quelques mois que tu ne l'as revu pour cause de grand-papa en reconstruction... Patrick et moi nous lui avons chanté le couplet du voyage d'affaires, je lui ai même affirmé que tu allais traverser le désert et que de là point de texto... Il a bien fallu fantasmer un parcours à ce grand-père évanoui et puis, comment lui expliquer que l'inventeur de la sorcière Gadafoue de Gspon se promènerait à l'avenir en robe chic avec des organes féminins fictifs... heu... factices? Damien, doué d'un aplomb décoiffant, n'a pas sa langue dans la poche et tu t'exposes grave – ce parler jeune soulève tes sourcils tatoués, j'ai atteint mon but! Ce décalage dans notre relation me pousse vers

l'aberration mais il faut bien que j'apprenne le langage de la nouvelle situation.

... Damien...

Tu es persuadé que la voix du sang ne saurait mentir et qu'il te reconnaîtra forcément. Ça me rappelle la croyance de nos ancêtres dans le Jugement de Dieu: la main trempée dans de l'huile bouillante ressortant intacte prouvait l'innocence. Pour moi, cette identification par les gènes se fera plutôt dans la gêne mais je ne brouillerai pas les certitudes qui t'animent. Ce qu'on croit est plus important que ce qui est, et l'humanité serait encore dans la forêt sans la part du rêve, tu ne vas pas me contredire sur le sujet. À toi d'affronter la réalité car qui d'autre que toi peut expliquer à ce petit-fils que tu te sentais femme jusqu'au bout de tes ongles désormais vernis? La psychanalyse t'a fourni des outils pour le dire. Déroule, devant lui et pour lui, cette souffrance que je ne perçois pas alors que chaque jour dans le monde plus d'un milliard d'êtres humains ne mangent pas à leur faim. Chez ces gens-là, pense-t-on à changer de sexe et le pourrait-on même? Ton avatar te place en état limite: mon père, borderline devenu, m'entraîne là où je n'aurais jamais eu l'idée d'aller, et impossible de parler de tout cela avec maman, malgré vos vingt années de vie commune. Elle subit, dit-elle, alors que, jalouse de notre complicité, elle redoutait que j'eusse un jour un *problème d'homme* mais elle, issue d'une famille de hauts magistrats, habituée aux formes fixes, aurait-elle imaginé que ce *problème* pût avoir l'allure d'un père métamorphosé en femme? Le chevalier d'Éon a eu le bon goût de ne point

procréer. Que n'y as-tu pensé, toi qui nous parlais avec ardeur des royautés? Je parle beaucoup, je parle trop même: il faut que j'essaie de mettre des mots sur cette chose. Tu t'y es préparé alors que pour moi c'est neuf. Tant que la métamorphose n'était pas effective, je refusais d'y croire, je t'inventais un sursaut de réalisme qui t'aurait fait trouver une solution. À cela s'ajoute tout un vocabulaire à modifier, c'est plus complexe que de se dire: mon papa est une nana ou le grand-père de mes enfants est une femme. Qui accepterait cela en riant même si la situation a son côté abracadabrantésque? Tu vois bien que je ne fais que tourner comme une toupie et jacasser comme une pie. Inutile même de me faire remarquer que je me donne en spectacle quand c'est toi qui as allumé la mèche!

... et Damien...

Oui, Damien que tu souhaites rencontrer, voir comment il s'est développé, et là je reconnais le père attentif. S'il se jetait dans tes bras en criant *mais t'étais où, grand-p'pa* le milieu familial applaudirait: nous verrions alors que nos enfants assimilent les mutations avec une facilité déconcertante. Et ce ne serait pas plus mal puisqu'il y a Jérémie ensuite. Ysaline a pris l'habitude de le garder le mercredi. Elle le promène, lui raconte des histoires, l'emmène voir les marionnettes... Ce jour-là, elle va le chercher à la petite école, alors persuade-la de l'accompagner, elle n'a aucune raison de refuser, tu l'attendras avec elle. Et ne te fais aucun souci: je ne parlerai pas, j'en serais bien incapable d'ailleurs. Que l'innocence se détermine!

Le mercredi de la rencontre, Damien s'est précipité au-devant de sa grand-mère qui l'attendait, comme d'habitude. Quand il a vu la drôle d'amie à ses côtés, il a manifesté de l'inquiétude et, après avoir entendu un *bonjour*, Damien prononcé d'une voix grave, il s'est mis à crier que ça, c'était pas une vraie dame, c'était de la triche, la copine à mamie avait une tête de clown, une *pomme dada* comme son papa, une bouche en bec de canard, des pieds trop grands et des mains pour étrangler les petits enfants. Puis, trépignant, il a conclu :

— Z'veux pas elle dans la voiture, c'est le loup déguisé en grand-maman !

Ysaline, admirant la vivacité et la spontanéité de son petit-fils, avait rapporté la chose à sa fille avec un plaisir non dissimulé. Tous ces mots résonnaient en elle à la manière d'une revanche. Elle admirait que les enfants modernes osassent lâcher leurs émotions sans plus se soucier du respect obligatoire dû aux adultes tout-puissants. Puis elle évoqua la nounou antillaise de sa mère qui, chaque fois qu'il y avait de la dissension au sein de la fratrie, levait les bras au ciel en soupirant : *Dyoum chéché, dyoum touvé!*

Terrible cruauté de l'innocence, pauvre papa Cathy, avait pensé Judith en s'apercevant que, pour la première fois, elle avait placé à côté de papa le nom de Cathy au lieu de cata. Puis, pour tempérer le triomphe qu'elle sentait poindre sous le masque des convenances auxquelles sa mère était attachée, Judith lui a rappelé que tout allait vite avec les enfants et les années pareillement. Qui pouvait à cet instant prévoir les réactions de Damien ado ?

Peut-être trouverait-il amusant de dire Cathy à son grand-père ? À cet âge, on aime épater les autres par une surenchère voyante, criarde parfois. Qui l'empêcherait encore de déclarer tout à trac, juste pour bluffer les copains : *Moi, j'ai mieux à la maison, mon grand-père c'est une femme !*, ou, dans un langage moins châtié dont raffolent les adolescents : *Hé, Ducon, mon pépé c'est une meuf !* Tous ne sont pas rompus à l'usage des passés simples et autres imparfaits du subjonctif !

Ysaline a demandé à Judith de cesser ses imprécations, elle n'avait qu'à ravalier ses rancœurs en attendant que Damien fût à l'âge de raison : le temps se plaît à tout aplanir. Jargon ysalinesque : toujours se la coincer devant les convenances, s'incliner au nom de la cohésion familiale et sociale, marre, a pensé Judith sans oser braver davantage la *forteresse imprenable*. Entre Cathy et Ysaline, elle éprouvait toutes sortes de contradictions, passant de la sensation d'être une pierre prise dans une marmite glaciale, heurtée par les eaux qui l'avaient façonnée, usée et roulée par elles, à celle de couvrir une boule de feu qui éclaterait en révolte et aiderait ses procréateurs à réaliser qu'ils lui jouaient une bien mauvaise pièce.

Au soir de cette journée où le burlesque menaçait l'équilibre de la bulle familiale, et tandis qu'elle lisait à Damien un conte tout en rebondissements féeriques, Judith réalisa que si ses fils n'avaient pas la perspective de grandir, et leur esprit celle d'oublier rapidement le monde enchanté de l'enfance pour se confronter à celui, sans concession, de collègues en béton, elle aurait eu la possibilité de leur dire, avec

beaucoup de naturel, que leur grand-père avait été changé en femme par la teigneuse Gadafoue de Gspon, laquelle romprait le charme au mariage de l'aîné. Au temps des ensorcellements, on mariait les enfants très tôt et plus brève était la durée de la vie, celle des avatars itou. Mais qui, qui donc, de nos jours, et sans passer pour dingue, timbré ou cintré, se permettrait de revendiquer une telle solution? Et dans un maintenant plein de nuit, elle se demande quel comportement développer face à l'impair de ce père: accepter cet *impère* qui ne passe pas, ce grand-père devenu femme donc grand-mère... et la logique des mots, bordel? Ce changement de sexe, homologué sans rire par le Grand Lugubre qui tient à jour le registre des tribulations des vivants jusqu'à leur mort, donne sens à l'expression: péter un câble... Ce n'est que sa conclusion provisoire puisque tout est voué à la mobilité...

Impasse. Attendre.

Blottie dans les bras apaisants et consolants de Patrick, Judith a de la peine à se déterminer sur son propre état: est-elle éveillée, sommeille-t-elle, rêve-t-elle qu'elle ne dort pas? Elle s'entend grincer des dents tandis que défilent devant elle des images sans queue ni tête: Ysaline, née de H., vêtue en Reine de la Nuit, traversée par la furia d'une diva en proie à une colère démesurée, recrute sur Internet un tueur à gages pakistanais pour occire ce corps nouveau, ce père/grand-père mutant qui permute les rôles et sème le trouble dans l'esprit de sa fille. Motif: épargner (peut-être) à Damien et à

Jérémie une adolescence difficile... Le crime au nom du louable n'est-ce point noble, ma fi-i-i-i- lle?

Mère, mère as-tu le droit de...

Puis tout s'arrange: Gadafoue de Gspon enfin neutralisée, Cathy redevient Childéric, les enfants retrouvent leur grand-père qui, à son tour, leur conte des histoires fabuleuses. Retour du merveilleux, happy end! Le cauchemar finit en pendu! Le semblable a gobé l'invraisemblable.

Un bruit sourd s'étant fait entendre, une voix a crié:

« Mais qui cogne si fort à cette porte ?

Je suis le réel. Ouvre-moi !

Et moi, le pourvoyeur de rêves, alors file ! »

Judith s'entend réciter :

Childéric et Cathy sont dans un bateau. Childéric tombe à l'eau,

Qui reste dans le bateau ?

Personne, répond le réel, puisque l'un est enfermé dans l'autre.

Et, au rythme de pas qui s'éloignent, elle se sent submergée par un souhait, puis entend ou, plutôt, croit percevoir une suite de sons articulés... un petit air porté par des notes simples. Curieusement, le i prend une place à part, détourne le sens des mots et cela donne: adaptat-ii-on... concess-ii-on... évolut-ii-on... puis, d'autres profondeurs encore, catastrophe devenu cata puis cata-ge... catagenèse... yes...

Mais, murmure-t-elle, ça, c'est l'évolution régressive !

PROLÉTAIRE IMMOBILE

SANS ce loto de Noël organisé par S.O.S. – SolitudeS, et sa « prime », les services d'une lectrice à domicile deux fois par semaine, ce qui était en veillesse ne serait jamais remonté à la surface. Même si je ne suis qu'un citoyen de peu d'importance, cette révélation, selon mes moyens, sera rendue publique quand je me serai tu définitivement. N'étant ni gâté ni gâteux, cette assistance m'est offerte pour cause de cessation d'activité de mes guibolles. En fin de soixantaine, me voici devenu l'immobile. Pas assez toutefois pour augmenter l'effectif des fauteuils dans les maisons de retraite, perspective qui me ferait préférer cent fois la mort, pour parler en chiffres ronds. Une infirmière diplômée de la Croix-Rouge passe les lundis et vendredis pour la grande toilette et le contrôle des médicaments ; une auxiliaire de vie vient deux heures par

jour pour le nettoyage et les courses, elle me promène parfois dans les allées d'un parc à proximité. Regarder les petits jouer, c'est constater qu'aux extrémités de l'existence on se fait transporter : les landaus annoncent les promesses, les chaises, la fin. On philosophe comme on peut avec ce qu'on n'a plus.

La lectrice... Une dizaine d'années de moins que moi, une pêche d'enfer qui me fait ressentir plus durement mon handicap mais, comme je me soupçonne d'y avoir contribué, je ravale l'amertume qui monte du ventre. Elle, pétillante et cultivée, aime rire. Quand elle m'a demandé ce que je souhaitais comme lecture, je lui ai avoué ma préférence pour les histoires qui illustrent la marche des idées. Qu'elle choisisse ! Je lui faisais confiance : elle devait s'y connaître mieux que moi, fils de personnes qui n'étaient rien, niveau scolaire limité et formation d'employé sur le tas. Elle n'est pas comédienne mais qu'est-ce qu'elle lit bien ! Sa voix m'entraîne sur les chemins boueux, dans les forêts profondes, s'envole avec le vent, s'emmêle dans les chagrins, éclate avec les joies. Grâce à son pouvoir de souffrir ou de rire avec les gens, j'ai compris la raison d'être de ces individus de papier, forcés d'accomplir une destinée pour nous permettre, à nous pauvres humains, de saisir, peut-être, le sens de la nôtre. J'ai beau crâner, en disant cela, mais je crains que le sens de la mienne ne m'échappe une fois pour toutes.

La lectrice m'a proposé *Germinal*, une histoire qui se passe à la fin du XIX^e, ça aurait pu être celle de mes parents ou de mes grands-parents. Un jour, après les premières séances de lecture de ce livre, qui lui a coûté quelques heures supplémentaires chez moi, je lui ai avoué que, dans ma jeunesse, j'avais donné dans le militantisme pur et dur. Je pensais sincèrement que la modification des structures sociales transformerait l'homme. J'avais eu une enfance chaotique : sans un rond et en très mauvaise santé, mes parents s'étaient vu retirer leur progéniture par l'Assistance publique. J'ai eu plus de chance que mes frères et sœurs : placé chez des paysans qui m'ont nourri correctement, je n'ai pas été battu... mais ils étaient raides : *Dieu donne des forces à qui est fatigué*, clamaient-ils pour m'initier à la soumission et au salut de l'âme par le travail, ils étaient riches et vivaient chichement pour éviter de galvauder l'argent qui, comme la vie, leur avait été prêté et dont ils devraient rendre des comptes au jour du Jugement dernier. Cette éducation triste et pieuse a développé chez moi un esprit de rébellion adapté aux vexations encaissées.

Majeur au début des années dix-neuf cent soixante, je me suis retrouvé employé dans un bureau pour un travail qui ne nécessitait aucun diplôme : j'apportais le café aux chefs et aux secrétaires, vidais les corbeilles à papier, mettais sous pli des piles de courriers que je poussais jusqu'à la poste, glissais des documents dans des dossiers,

selon les instructions données. D'en haut, on parlait du principe que je ne comprendrais rien à ce que je lirais si j'étais pris de curiosité. Doué du sens de l'observation, j'avais remarqué que la paperasse maculée d'anglais était traitée directement par le maître queux du local et que, parfois, il la hachait menu dans une machine. Ce modeste établissement papillonnait dans l'export-import, le boom économique déboulait avec tant de force que, malgré mon absence de qualifications, je gagnais correctement ma vie, j'étais un rouage indispensable au fonctionnement de la machine, alors pourquoi me poser des questions, me demander à quel genre de trafic mes bras participaient ? Et pour s'attacher les petits commis plutôt précieux en ces temps d'avant l'informatique avec main-d'œuvre convoitée, l'entreprise donnait à tous du *cher collaborateur*, ça gommait les différences. Époque heureuse, en somme : on avait la jeunesse et la santé, on pouvait annoncer son départ à un patron quand on voulait, on en retrouvait immédiatement un autre qui vous accordait cent balles de plus par mois. La bonne volonté suffisait. Mon enfance et ma jeunesse m'y avaient préparé.

Une fois, en arrivant à la poste avec mon petit chariot, plein jusqu'à ras bord d'enveloppes et de paquets de documents, j'ai acheté le canard du parti des travailleurs au militant que j'apercevais le vendredi en fin de journée. Comme d'habitude, il était invisible pour la foule pressée de terminer la semaine et de se lâcher durant le week-end.

L'explosion du bien-être économique incitait à profiter des nouveaux modèles: acheter, bouffer, user, jeter, racheter. Pris d'une envie de remonter le courant, je suis allé vers le militant, mon âge presque, laissé à lui-même dans la frénésie ambiante. Il m'a fait l'article: son parti défendait les gens comme moi, je devrais m'intéresser à la politique, à me voir avec mon chariot bourré de documents il savait que j'étais exploité par un daron, je devais faire ma prise de conscience, j'appartenais à une classe sociale capable de s'engager dans un processus historique dont elle était l'élément le plus avancé... Puis il m'a refilé un tract pour un meeting de solidarité avec les réfractaires à la guerre d'Algérie, des Français réfugiés chez nous pour échapper à leur enrôlement. Le pays étant devenu indépendant, ces garçons découvraient qu'ils resteraient pour leur nation des déserteurs et l'objection de conscience une trahison. C'est ainsi que j'ai commencé ma vie de colporteur de la parole égalitaire. Mon inculture m'empêchait d'imaginer que des ambitieux à masques de camarades utilisaient les petites gens pour se faire élire, alors comment aurais-je deviné que leurs dirigeants avaient déjà capitulé?

Tandis que la lectrice progressait dans *Germinal*, de lointains souvenirs du passé de mes parents sont revenus: marmots braillards, ventres creux.

Elle m'a conseillé de profiter de la diffusion à la télé du film, avec Gérard Depardieu et Renaud, pour avoir des images de la réalité d'alors. Quelle déception! Je me demandais quelle vérité pouvait transmettre des bien-nourris, déguisés en ouvriers bataillant pour manger. En fait d'images, j'ai

préféré celles que je m'étais faites d'eux à travers leurs révoltes, que la lectrice savait rendre de façon saisissante. Constatant mon intérêt pour les idées, elle m'a proposé, à la suite de *Germinal*, un nouveau livre, qui me plairait assurément : c'était le récit authentique d'un homme qui avait connu les mêmes illusions et désillusions que moi, un gars du pays racontant en toute sincérité un événement qui s'était produit chez nous. Ce bouquin n'ayant inspiré aucun cinéaste, je n'aurais que mon imagination à titiller. En plus, il ne comptait que cent cinquante pages pas trop serrées, l'écriture était fluide et le camarade pas pédant du tout, on était loin des prolos miséreux de Zola : pas de crasse mais de l'hygiène, l'action se situait dans le dernier tiers du XX^e siècle, tout était moderne, phrases courtes, vocabulaire simple, pas d'interruption pour cause d'explication de mots ou de texte.

J'ai compris que ce livre me parlerait de moi.

Une semaine plus tard, elle commençait l'histoire de... une agaçante défaillance de mémoire m'oblige à vous donner un titre qui dit la même chose, c'était *Jour du Seigneur près des cimes*, de Dédé... appelons-le Dédé en attendant que je retrouve le nom. En janvier 1975, le camarade mettait le feu à un chalet tout là-haut sur une montagne à vaches des Préalpes vaudoises. Cette bicoque de luxe appartenait à un Allemand que le conteur — ah ! vous préférez *narrateur* — alors, que le narrateur tenait pour un nazi ancien ou moderne, je ne sais plus trop. La cause me paraissait honorable, la violence étant souvent exercée par des gens de pouvoir au service d'un État. Le propriétaire, un as

de la presse allemande, vouait une haine si tenace à tous les gauchistes que des énervés, pour combattre cet accapareur de la pensée, s'étaient mis à incendier quelques vitrines de son empire. Et puis, sa fortune, il l'avait bâtie en dépouillant les classes laborieuses, il avait été le premier à faire du fric en exhibant de profonds décolletés, qui aguichaient les bourgeois en couverture de son magazine, le *Busen-Stern* je crois. Elle avait raison, la lectrice : ce livre m'était destiné. Le camarade, architecte de formation, impatient devant l'inertie d'un pays où l'on décide de ne rien décider, avait mis ses compétences au service d'une révolution qui se faisait attendre et entrepris de frapper un grand coup. J'avais connu la même rage face aux mêmes molleses. En l'écoutant, j'éprouvais de la honte à ne jamais avoir eu l'idée d'aller foudroyer un de ces laquais de l'impérialisme et autres brasseurs d'affaires, qui bloquaient l'accès à la pensée. Avec les souvenirs me revenait le vocabulaire de l'époque : j'étais acquis d'avance, prêt à applaudir. Si j'avais rencontré Dédé dans ces années-là, il aurait été mon camarade, *mon copain l'architecte*, il m'aurait sûrement aidé à soigner mon complexe d'inculture. Je me revoyais jeune, stigmatisant l'ennemi de classe, haïssant, comme tous les partisans de l'égalité, les méthodes de ceux qui bourraient le mou de la masse en lui déversant des tonnes d'images, plus branchées sur les seins des femmes que sur l'analyse de la relation entre exploiteur et exploité. Mais alors, et ce fut là ma première déception, pourquoi Frère Égalité a-t-il emmené sa mousmé passer une nuit au Palace de Gstaad, haut nid de la morgue friquée, lieu

d'aisances de cet adversaire jamais assez stigmatisé ? Du Palace on cernait parfaitement l'emplacement du chalet du grossium, se défend-il. S'est-il rendu compte que pour beaucoup de prolétaires cela signifiait un à deux mois de salaire ? L'indignation me chamboulait le sang. Il tourne bien sa plume, l'ex-camarade, mais le Palace ça me dépasse ! Pou-
vait pas aller dans un dortoir, là où pionçaient, pétaient et ronflaient les enfants du peuple qui, déjà, amollissaient leur combativité par la pratique du ski ? Craignait les puces, le Dédé ? Elles détestent l'hiver à la montagne. De la déception, j'ai passé à la rage. On pourrait croire que je suis jaloux, c'est faux et, si oui, j'y aurais droit : moi, monolingue, atrophié des membres inférieurs, défavorisé de la culture, j'ai le culot de me mesurer à ce coureur de marathon multilingue et omniscient, qui va aujourd'hui se balader au Vietnam ! Je n'y suis jamais allé, mais, durant l'agression américaine, qui avait vendu, dans les rues de notre ville, des bagues confectionnées avec les carcasses des B 52, abattus par les héroïques soldats du Vietcong, en se faisant traiter de vendu à Moscou ? Le camarade Bibi ! L'argent servait à envoyer des médicaments à la population par la fameuse piste Ho Chi Minh. J'étais fier de penser que mon action contribuait à alimenter la résistance. J'aimais ces réseaux de solidarité, je n'étais pas un obstiné de l'individualisme comme le grand Dédé qui voulait changer les institutions à lui tout seul. Ensuite, pour protester contre les bombardements au napalm, j'avais une nuit recruté une petite équipe de camarades pour chauler les murs de la ville. Il neigeait, ça dissimulait les

plaques d'immatriculation de la 2 CV et, pendant que les garçons barbouillaient *US=SS*, les filles faisaient le guet. Inutilement d'ailleurs, la neige, alliée inattendue, avait dégonflé le courage des flâneurs. Ce soir-là, ils préféreraient renifler leurs pantoufles et c'était bon pour nous. Et le lendemain, imaginez la surprise à la découverte de ces slogans surgis en pleine guerre froide, sur les murs d'une ville tenue par des bourgeois persuadés que *le rêve américain* était le seul remède pour combattre efficacement la rougeole communiste! Disons que ce chaulage-là a fait du bruit chez nous, sans faire avancer la cause là-bas.

La lectrice m'a regardé d'un air effaré, me demandant si je souhaitais une interruption de cette lecture, censée me distraire et non m'affecter. La question a fait retomber ma colère, j'ai éprouvé la nécessité de lui avouer mon exploit guerrier à moi, survenu quelques mois après la nuit du chaulage. Dédé a raison : les amateurs préparent mieux les attentats que les pros, ils ne conservent aucune preuve matérielle de leur forfait, mieux vaut agir seul, sauf que lui a fait ça pour parader. Moi, je voulais, par un argument frappant, attirer l'attention sur un peuple qui se prenait des bombes au napalm sur la tête, rappeler que leurs forêts, qui cachaient si bien les résistants, se faisaient arroser de produits défoliants. Un peu avant de me coucher, une certaine nuit d'une certaine semaine, sûr que j'agissais pour le bien d'un peuple, j'ai versé une rasade d'eau de fleur d'oranger dans l'infusion de ma femme. Je me suis allongé à côté d'elle, me suis morfondu un

moment, puis relevé, rhabillé, j'ai sorti de sa cachette un pavé chouravé loin de chez moi, emballé dans du gros papier avec mon ordre de cessation des hostilités, me suis glissé dans les rues jusqu'à la vitrine de l'impérialisme, l'agence de l'American Pognon Unlimited. Là, un pote politique attendait pour faire le guet. C'était sans paroles, juste des gestes, pas d'épate-nana, comme le distingué Dédé. Humble, je m'effaçais devant la cause. J'ai balancé ma pierre dans la vitrine et suis rentré me recoucher. Le lendemain, à l'autre bout de la ville, je jetais mes chaussures dans une benne. Ma protestation a fait du bruit : manchettes, la une, et puis plus rien. La guerre se poursuivait, mais j'avais fait un geste et le dommage était réparable. En comparaison du travail de l'Oncle Sam au Vietnam, on était loin du compte.

Entre-temps, j'étais suivi par des ombres, écouté par d'invisibles oreilles. J'avais même eu droit à un rapport de police pour avoir collé deux pains dans la figure d'un type à qui je proposais le canard de mon parti. Ce taré, d'une voix avinée, m'avait sommé de lui rendre des comptes : est-ce que je roulais pour l'œil de Moscou ou pour celui de Pékin ? Régler ça aux poings m'avait paru urgent. Les camarades mécontents m'avaient traité d'hystérique : je jetais le discrédit sur leur militantisme qui s'inscrivait dans le débat démocratique, j'allais compromettre leurs chances aux élections, j'étais même, de l'avis d'une grosse tête, un *névropathe*, oui, Madame, c'est comme j'ai eu l'honneur d'être traité pour deux beignes, avec les ricanements des

autres en prime ! Qu'aurait-il trouvé, l'intello, pour qualifier le jet de caillou puis l'incendie ? Je vous laisse imaginer une réponse, vous avez plus de vocabulaire que moi – ah ! constitutionnel, pensez-vous, *névropathes constitutionnels* au pluriel, un s pour lui, un autre pour moi ! Une majuscule pour lui, une minuscule pour moi ? Vous riez, vous vous moquez, parce que la grammaire ne fait pas la différence entre un acte grave et un moins grave. Mais alors, si l'orthographe ne comprend pas la nuance, comment voulez-vous que le peuple la respecte ?

À cause du carreau, les flics, doués pour la déduction, ont tout de suite pensé à moi, ceux en uniforme d'abord, puis, peu après, convocation à la sourdingue. Les poulagas de la sûreté ne m'ont pas impressionné du tout et ma femme a confirmé que je m'étais endormi auprès d'elle : comme elle avait le sommeil léger, elle aurait perçu le moindre mouvement dans la pièce. Elle n'a pas rougi puisqu'elle ne mentait pas. Affaire classée.

Il n'y aura pas de Lily Rush pour rouvrir le dossier ! Désolé de vous décevoir mais la consommation de séries américaines distrait ma solitude. Détresse, bien sûr, je n'ai pas assez de culture pour survivre par ma seule pensée, mon raisonnement s'est fait absorber par le matraquage ambiant. Et ainsi, de démission en démission, je me retrouve dans la salle d'attente de la mort.

Deux ans après mon *acte terroriste* qui ne valait pas plus qu'un lancer de cacahouètes bas de gamme dans un cocktail snob, j'ai cessé de m'impliquer pour des gens qui ne pensaient qu'à consommer

sans boycotter Coca-Cola. Les camarades se méfiaient de moi, au fond d'eux ils préféraient leur bien-être au grand soir et prêchaient surtout pour les acquis sociaux... zacquis sociaux, mais tu causes, tu causes, camarade, la sainte frousse du communisme et le besoin de main-d'œuvre avaient piqué les possédants au bon endroit, ils avaient intérêt à baisser la garde, leur revanche reviendrait, ils le savaient... alors amateurs de réformettes, bonsoir! Je me suis rangé des voitures, j'ai fait quelques voyages en attendant la grande crise, la der des ders, celle qui révélerait l'horreur du capitalisme et, ce jour-là, on verrait de quel bois se chauffaient les damnés de la terre! Mais quand elle s'est pointée, il était trop tard: les habitudes de gavage étaient prises, les assurances sociales avaient supprimé les crève-la faim qui sont le moteur des grands changements, pour autant que les affamés aient pris conscience de leur force. Je vous sers ce blabla en souvenir des cours de marxisme du dimanche où, sur l'air de l'Internationale, on trinquait à l'amitié entre les peuples zopprimés. Ça me rappelait les psaumes qu'entonnaient, au moment des repas, les pieuses gens qui m'avaient élevé: les uns chantaient pour s'aplatir devant le pouvoir divin, les autres pour édifier une société plus juste. Avec ça, les uns et les autres m'ont permis de grandir du vocabulaire.

Je disais donc que, quand la crise s'est pointée, la société d'abondance permettait aux chômeurs de s'offrir à boire, allongés sur le canapé de leur salon en fixant le plafond au lieu d'aller faire la queue à la soupe populaire. J'avais plus de cinquante ans

quand c'est arrivé et j'ai divorcé : je ne supportais plus le regard apitoyé de ma femme ni son obstination à protéger notre couple du voisinage en recouvrant n'importe quel bout de fenêtre de rideaux en tissus opaques. Elle y tenait à son intérieur façonné année après année mais, moi, j'y étouffais, je me sentais bouclé comme dans un œuf. Sans enfant, j'avais évité de passer plus loin le constat de mon impuissance à changer le monde. Devenu inutile avec l'informatique, j'ai connu le chômage, l'alcool, la malbouffe, le studio crado et avec ça la conviction de n'être plus bon à rien. J'ai cédé à la tentation du coma éthylique, une attitude de petits-bourgeois, auraient dit les ex-camarades qui, entre-temps, s'étaient calmés après que le grand rêve égalitaire eut piqué du nez. Lequel de ces aspirants révolutionnaires aurait osé envisager l'effondrement du système une trentaine d'années plus tard et prédire que de nouveaux prolos se feraient exploiter pire qu'au XIX^e siècle ? Lequel ?

La maladie s'est développée sur la planche pourrie que j'étais devenu. Curieusement, depuis que je participe activement aux déficits de la protection sociale et de la santé, mon existence a changé, je me sens mieux intégré : j'intéresse médecins, psychologues, infirmières, personnel soignant et la lectrice de S.O.S. – SolitudeS. Elle a présenté une demande auprès d'une personne affectée à l'enregistrement de la mémoire. Comme les budgets n'avaient pas encore été resserrés je n'ai pas eu à attendre trop longtemps et c'est vous, Madame, qui avez surgi un matin chez moi, et c'est à vous que je confie mon histoire. Vous me laissez lâcher les mots

qui viennent, vous reportez mes paroles sur une feuille que vous me donnez à lire ensuite, parfois vous exigez des précisions, vous écrivez mieux que je ne parle, ça me fait monter le taux d'estime, j'existe mieux ainsi, me dites-vous, et je vous crois, vous avez assez étudié pour ça. J'ai de la considération pour la langue aussi : à l'école primaire on nous en imposait le respect à coups de règle sur les doigts alors il m'en est resté quelque chose. Vous ne me contraignez pas à l'aplatissement et, avec infiniment de patience, vous tendez l'oreille pour capter ces désaccords plaqués sur un air de décomposition et tous ces mots, du temps où je croyais à la lutte finale, me ramènent à la vie tandis que je résiste en phase terminale. Plus rarement, vous me recommandez de ne pas trop m'avancer sans preuve mais vous me reconnaissez le droit de m'égarer un peu parce que les remèdes censés soulagés les maux pourraient faire déraiper la parole.

Avec cette bluette des années rouges, vous ne gagnerez pas d'argent, contrairement à Dédé, plus doué que moi pour faire valser le fric – les desperados finissent comme ils peuvent. Je n'aurai pas à m'excuser de m'être trompé de cible, ainsi qu'il l'a fait en demandant pardon à la veuve du notable. Les dégâts, causés par l'Oncle Sam depuis ces années-là, ont suscité tellement de réprobations que mon petit caillou ressemblerait à un galet lancé à la surface du Pacifique. Mon projectile d'opérette a coûté moins cher à la collectivité que les appointements des renifleurs qui me filaient le train.

Comme je n'aimerais pas bénéficier d'une célébrité si petite soit-elle, vous m'avez promis,

Madame la collectionneuse de mémoire, que cette tristoire serait publiée après ma mort et, tandis que je fixe un point que vous ne pouvez voir, il me plaît d'imaginer que je naviguerai quelque temps encore dans les méandres de votre ordinateur. Chaque année, on s'en prend une de moins alors on compote sa vie dans un saladier plus petit – on dissout sa vie en portion réduite. J'approxime vers la fin mais vous n'êtes pas là pour écouter mes états d'âme, Madame Chicot-Logue fait ça très bien.

Au moment où mon existence n'a plus de perspective, je me retrouve pourvu d'une certaine importance, à cause d'un enchaînement mystérieux qui va du loto de Noël à Dédé Erre... tiens, son nom m'est enfin revenu. À la manière d'un journal intime retrouvé soudain, son histoire a fait rejaillir la mienne, nichée dans un creux du temps. Et voici que je me surprends, malgré le coup du Palace, à éprouver quelque reconnaissance pour ce nanti...

C'est *pô juste*... Je dis ça pour les bien-pensants.